

LE JOUR DE L'AN

CHAPITRE XXII.

CELUI-LA du moins a échappé à la politique. Il est de tous les règnes et de toutes les religions. Encore bien qu'il soit entaché d'une commémoration pieuse, inscrite en gros caractères dans l'almanach, sa destination l'a sauvé de la pros-

cription. Peut-être aussi a-t-on pensé qu'une atteinte portée à cette vieille tradition de notre calendrier, soulèverait nécessairement toutes les parties prenantes dans l'immense distribution des étrennes, je veux dire, les enfans, les neveux, les filleuls, les femmes, les domestiques, les portiers, les facteurs, les porteurs de journaux, les tambours de la garde nationale, tous gens prompts à crier, à se plaindre, à faire une émeute; tandis que l'on favoriserait seulement les pères de famille, les oncles, les parrains, les célibataires qui dînent en ville, race paisible et de bonne composition, race taillable à merci, qui a l'habitude de payer et qu'il est bon d'entretenir dans cette excellente coutume. J'ai vu des choses bien plus sérieuses où cette comparaison, entre les ressentimens qu'on aurait à soulèver et le soulagement qu'on pourrait obtenir, entre le faible murmure de la reconnaissance et le bruyant tapage du mécontentement, a suffi pour faire pencher la balance. Le jour de l'an nous est donc demeuré, malgré son antique origine qui tient de bien près au droit divin; malgré ses formes surannées de politesse, ses men-songes de tendresse et d'embrassemens, ses

fatigans devoirs de courtoisie, ses prodigalités sans plaisir, son tumulte sans gaieté. Sa ressemblance avec le budget lui a servi de protection. Les joies qui coûtent cher sont encore de notre siècle.

Le jour de l'an est un livre court et rapide qu'on dévore en quelques heures, mais dont la préface dure deux semaines. C'est par les préliminaires surtout qu'on peut juger de son importance. Aussitôt que le 15 décembre est arrivé, une fièvre d'emplettes semble avoir saisi toute la population parisienne. On ne sort plus pour prendre l'air; pour voir passer les voitures, pour se regarder au visage, pour rencontrer ses amis, pour savoir où en est la polémique des caricatures, pour épier au passage une mode nouvelle, ou recueillir sur le chemin un grand événement sorti tout frais de la Bourse; on court, on se presse, on se coudoie sans s'apercevoir; on cherche, on interroge la profondeur des boutiques; on se penche sur les étalages; un percepteur, chargé d'appliquer la taxe mobilière, n'inventorie pas avec plus de curiosité le ménage du contribuable. Il y a de l'argent dans toutes les

poches, et de l'argent qui ne veut pas y rester. Quelque résolution qu'on ait prise de s'associer par l'avarice à la détresse publique, de protester contre le régime nouveau par des épargnes, quelque vœu d'économie que l'on ait formé dans un moment d'humeur, il faut faire trêve à ses chagrins, à ses regrets, à ses rancunés, à ses alarmes, et venir déposer son offrande au grand jubilé du commerce. Car déjà les marchands ont disposé sur leurs rayons les produits nouvellement façonnés par l'industrie, ou les rebuts d'une autre année, rajeunis avec soin et accommodés à la fantaisie courante; l'admirable instinct du profit les avertit de l'heure où le désir de se mettre en règle avec le jour de l'an fait sortir les Parisiens de leurs logis. Les marchandises sont exactes au rendez-vous des écus. L'intérieur des boutiques devient trop étroit pour les contenir, trop obscur pour les montrer. Elles s'échappent dans la rue, elles encombrant les boulevards, elles retrécissent les passages, elles envahissent les trottoirs. Elles viennent contraindre les passans à les honorer d'un regard en arrêtant leur marche, en s'accrochant à leurs habits.

On trouve partout une activité qui étonne, une foule qui étourdit, une agitation qui enivre. L'insurrection est moins bruyante, les réjouissances publiques moins tumultueuses. C'est une foire quant à l'échange de l'argent contre des bagatelles, mais une foire sans éclats de rire, sans folies, sans saltimbanques et sans mirlitons. Il y a sur tous les visages je ne sais quoi d'inquiet, de contraint et d'occupé. C'est qu'il manque à ce retour annuel de nos générosités l'inspiration soudaine, la rencontre heureuse, la spontanéité, la circonstance, la surprise, tout ce qui fait le charme d'une offrande pour celui qui donne comme pour celui qui reçoit. Chacun sent qu'il remplit une obligation, qu'il obéit à un devoir, qu'il satisfait à une convenance, qu'on l'attend à cette épreuve, qu'il sera jugé pendant douze mois sur sa libéralité du premier jour. Pour les riches c'est affaire de vanité, non de plaisir. Pour ceux d'une fortune médiocre, c'est un effort, un sacrifice. Je vous dirai ce que c'est pour les pauvres. Aussi suivez toutes ces belles dames qui descendent d'un riche équipage avec leurs maris (car on prend son mari pour ces courses-là) sous le vaste pérystyle de Lesage, où l'on est si

fort à l'aise, devant la voûte obscure de Giroux, qui a conservé la coutume du gendarme; montez avec elles les degrés luisans de la Porte-Chinoise, ou l'escalier de Leblanc. On les reçoit avec de grandes révérences; non pas comme vous, acheteur honteux, dont la mine ne promet qu'un léger bénéfice, et sur les pas de qui l'on détache un surveillant, chargé d'épier vos gestes, d'exciter chez vous le désir, ou de faire violence à votre timidité. Les marchands se connaissent en amours-propres; ils ont le secret des passions mondaines. Voyez comme ils livrent aux mains de leurs belles visiteuses les colifichets les plus nouveaux, les plus étranges, les plus frivoles, en ayant soin de leur dire qu'ils en ont vendu de semblables au prince K...., à lady W...., à l'ambassadeur de....; autrefois ils avaient des noms français à prononcer. En présence de tous ces jolis riens, il s'établit à l'oreille de petites consultations tout à fait curieuses. « Ceci convient bien à la fille de madame D... — Bah! c'est une femme qui n'a pas de goût, qui ne va nulle part; elle ne connaîtrait pas ce que cela vaut. — Et ce joujou qui n'est pas cher, mais si ingénieusement travaillé, nous pou-

» vous le donner à Léon. — Ah bien oui! sa mère court partout; elle saurait ce que cela coûte. » Et la joie de l'enfant, si douce à recevoir, qui s'en occupe? personne.

Le plus amusant est lorsque vous vous rencontrez face à face, dans le bazar parfumé, avec la personne même que vous avez voulu gratifier, et que le cri « c'est affreux! » jeté en passant devant quelque objet vers lequel vous l'avez soigneusement conduite, vient anéantir dans vos mains toute la valeur d'un objet pareil, déjà choisi, payé, emballé, rangé dans le panier du commissionnaire, qui vient effrontément vous demander votre adresse et son pour-boire. Eh bien! dira quelqu'un, vous le garderez pour vous. Ignorant! comme si les choses qu'on donne étaient jamais celles qu'on voudrait recevoir.

Maintenant voulez-vous de la gaieté pure et vraie, le plaisir de donner dans toute sa naïveté, sûr du plaisir qu'il causera, sans crainte de la critique ou de l'évaluation dédaigneuse, sans aucune de ces appréhensions qui tourmentent nos vaniteuses libéralités? voyez tout le long des

boulevards, sur la place du Châtelet, sur le Pont-Neuf, ces boutiques mobiles dont les murs et le plafond sont de toile, dont huit bâtons forment la charpente, qui ne paient ni loyer, ni patente, ni contribution mobilière, ni décime de guerre pour la conservation de la paix. Là sont les articles à bon marché; le luxe, dans sa plus grande profusion, y dépasse rarement vingt-cinq sous, maximum du petit commerce qui s'annonce à haute voix. La foule s'y presse et ne s'en éloigne jamais les mains vides. Elle marchande, elle dispute sur le prix, en plein air, sans se cacher, sans rougir, mais elle emporte. Quant à ce qu'on y expose, jouets, sucreries, ustensiles, je ne répondrais pas de la qualité. La forme ne s'y renouvelle passivement. Peut-être s'y trouve-t-il des bonbons qui datent de l'ancienne Charte. J'y ai vu, moi qui vous parle, une procession royale de la Fête-Dieu sur une belle feuille de papier coloriée. Vous aimeriez mieux, vous, une revue de la garde nationale. Mais enfin, tout cela, donné de bon cœur, reçu par des mains qui ne sont pas accoutumées aux présents, tout cela fera des heureux; et peut-être la riche héritière à qui l'on interdit l'usage d'un

joujou de quatre louis (je crains de faire un anachronisme), enviera-t-elle le ménage de plomb ou de fer-blanc qui fait passer des heures si douces à l'enfant de sa portière.

Il y a peu d'industries qui ne profitent de ce mouvement fécond, de cette prodigalité accidentelle. Je ne vois guères que les boulangers, les bouchers et les apothicaires qui n'y trouvent pas une augmentation de recette, qui puissent sourire à l'encombrement formé devant la porte de leurs voisins, sans jalousie, sans inquiétude, assurés de répéter à loisir sur les besoins, ce que les autres lèvent à la hâte sur le caprice. Mais tous les commerces, même de luxe et de fantaisie, n'y prennent pas une part égale. Si je ne craignais de me faire une querelle avec les plus ingénieux de nos fabricans, j'oserais dire que la perfection des colifichets, où la main-d'œuvre seule a quelque prix, est devenue un malheur sérieux. Depuis que l'on travaille avec tant d'art le bois, le cuir ou le carton, depuis que l'on imite les matières les plus précieuses avec une pâte grossière enduite d'un éclatant vernis, le goût des nobles et beaux ouvrages s'est

perdu ; ce serait duperie que d'y persévérer aux dépens de sa bourse, puisque la mode s'est mise du côté de l'économie. La préférence est décidément pour le bizarre ; ce sont les brimborions que l'on étale, dont on se pare, que l'on montre aux survenans, dont on fait honneur à celui qui les a donnés, qui lui garantissent dans un salon la réputation d'homme charmant, de connaisseur délicat, qui font dire avec enthousiasme : « Il n'y a que M. Alfred pour trouver ces choses-là. » Aussi la foule est-elle chez Susse, et la solitude chez Laurençot.

Le jour de l'an a, de tout temps, favorisé trois sortes de marchands : les libraires, les confiseurs, et ceux qui vendent les jouets d'enfans. Chez les premiers, il se fait à cette époque une sorte de révolution. Au fond de la boutique rentrent les livres d'un débit journalier, les romans à fortes émotions ou à titres scandaleux, les poésies lugubres ou patibulaires, les atrocités embellies de vignettes, toutes ces aimables noirceurs, ces dégoûts de la vie que racontent si bien une douzaine de bons vivans ; comme aussi les pamphlets politiques de chaque parti, le pour

et le contre des deux principes sociaux. Tout cela va sommeiller tranquillement sur les tablettes, pour laisser la place libre aux ouvrages de littérature mielleuse, de morale sucrée et d'enseignement récréatif. Sous ces enveloppes de maroquin, de veau, de basane, qui se pressent l'une contre l'autre, humides encore du travail, vous ne trouverez que de tendres sentimens, des pensées innocentes, de touchantes anecdotes, d'admirables exemples. Quand vous entrez là-dedans, au sortir de votre journal, vous ne savez plus où vous êtes. Du dix-neuvième siècle, vous remontez à l'âge d'or sans transition. Dans tous ces livres, les défauts du jeune âge reçoivent des réprimandes, ses bonnes qualités des encouragemens, le tout en langage de poupée, en sentences de bonbons. Il y a des écrivains, heureusement nés, qui ont un style pour ce petit caquetage, dont il semble que quelque bonne d'enfans leur ait révélé le secret. A côté de ces ouvrages uniquement inspirés par le désir d'être utile, et qui visent sans bruit aux prix Monthyon, viennent se ranger les recueils annuels de vers et de prose, rajeunis depuis quelque temps par des titres bizarres, mais surtout, et